

ANDRÉ MAROIS



LE MOT ET LE RESTE

ANDRÉ MAROIS

IRRÉCUPÉRABLES

LE MOT ET LE RESTE
2022

NOTE DE L'AUTEUR

Mandeville et Godbout m'ont inspiré cette histoire. Bien sûr, les personnages, leurs adresses et l'intrigue dans laquelle ils évoluent sont complètement imaginaires.

À la Mastigouche

– Si, faut parler, dit-il. Des fois, un homme triste peut se débarrasser de sa tristesse rien qu'en parlant. Des fois, un homme prêt à tuer peut se débarrasser de l'idée de tuer par la bouche et ne pas tuer du tout. Vous avez eu raison. Il ne faut tuer personne quand on peut s'en dispenser.

JOHN STEINBECK, *Les Raisins de la colère*

PREMIÈRE PARTIE

Mandeville

Le truc, c'est de se vider la tête. Ne plus penser. Éviter surtout de réfléchir à une affaire en cours, ou même à la météo. Certains écoutent une liste de chansons pour s'imposer un rythme ou se laisser guider. Steve Mazenc en était incapable. Les écouteurs tombaient sans cesse de ses oreilles et ça l'agaçait. Il avait essayé avec un casque, mais ça lui donnait trop chaud, la sueur imbibait les coussinets en mousse. Et puis il ne se sentait pas en sécurité : la dernière coureuse attrapée – et tuée – par un ours s'entraînait sur un sentier de montagne avec U2 qui lui martelait les tympanes. Elle n'avait pas entendu l'animal lui grogner après et la poursuivre pour lui sauter dessus – une femelle protégeant ses oursons sans doute. Elle l'avait déchiquetée, à peine mangée. Steve se répétait souvent cette histoire. Il était bien conscient d'occuper un territoire qui ne lui appartenait pas.

Le chemin du Parc où il joggait était fréquenté par plusieurs ours noirs. Il n'y avait qu'à observer les déchets éparpillés dans le boisé, caractéristiques de leur manière d'agir, pour le savoir. Les ours renversent les poubelles, attrapent les sacs avec leurs griffes et les tirent à l'écart pour manger les ordures comestibles à l'abri des regards. Les chiens et les rats laveurs ne se comportent pas ainsi, ils se gavent sur place.

Mais il y avait aussi d'autres types de bêtes dans le coin. Devant l'entrée de sa maison, Steve ramassa une canette de Red Bull bleu et rouge. Il la retourna pour qu'elle

s'égoutte, l'écrasa et la jeta dans le bac de recyclage juste à côté. C'était la quatrième qu'il trouvait en une semaine. Et juste devant chez lui, comme pour faire exprès. Le narguer. Il ne comprenait pas. Quel imbécile balançait ainsi ses déchets à terre, toujours au même endroit ? Le ciblait-on, lui, en particulier ?

Il entama sa course un peu trop vite, énérvé, puis il se calma et retrouva son rythme habituel. Néanmoins, il se tenait aux aguets. La clochette accrochée à son lacet de chaussure alertait les animaux ombrageux et les faisait fuir.

Mazenc parcourait toujours la même boucle de cinq kilomètres, qu'il doublait le samedi. Le dimanche, il s'accordait une pause. Parfois, il croisait un quad sur sa route. En ce matin de la fin août, il ne rencontra personne. Les gens dormaient à cette heure-ci, la chasse n'était pas encore ouverte, et il n'y avait presque plus de bestioles ailées pour vous piquer, c'était très agréable. Hormis...

Pour effacer l'image du pollueur qui l'irritait tant, il termina sa course à un rythme soutenu. Le physique prit le dessus sur le mental. Il ne ralentit la cadence que lorsqu'il fut en vue du massif de vinaigriers devant sa maison. Steve n'allait jamais aussi vite, ça ne servait à rien. Seule l'endurance comptait. Ce sprint final montrait qu'il était à cran. Il respira l'odeur si particulière qui se dégageait de la Mastigouche, et ça le réconforta. Sur les cent mètres restants, il marcha pour retrouver son souffle.

Il vérifia l'heure sur sa montre chrono. Il avait juste le temps pour un plongeon dans la rivière.

En nageant, il ne put s'empêcher de repenser aux quatre canettes de Red Bull qu'il avait trouvées, toutes au même endroit, toujours bien visibles. Le gars qui les balançait – Mazenc n'imaginait pas une femme faire ça – ne cherchait

pas à les cacher. Plutôt le contraire: le genre d'impudent qui revendique son incivilité. Le type devait ouvrir son Red Bull en s'installant derrière son volant et commencer à boire en démarrant. Ça prend combien de temps pour vider 250 ml d'eau sucrée: deux minutes? Quatre?

La veille au soir, son entrée était vierge, il en était sûr. Le dernier jet de canette s'était donc effectué depuis. Ça pouvait être un des chauffeurs de camion qui chargent du bois dans la réserve faunique. Ou un quadiste roulant de nuit?

Le surlendemain serait son dernier jour de travail avant une semaine de congé. Steve n'avait pas prévu de voyager, juste de se reposer et de profiter du reste de beau temps.

À un autre moment, il ne se serait pas énervé pour ces canettes. À force de côtoyer des malpropres, il avait fini par se résigner à les classer parmi les gens foutus. Ceux qu'on ne peut pas raisonner, équipés d'un cerveau hermétique à toute nouvelle donnée. Les coincés du bulbe, comme les appelait un de ses amis montréalais. Parfois, son bon sens tentait de reprendre le dessus. Dans un sursaut plein de naïveté, il refusait de se laisser entraîner du côté crétin de la force. Par fierté? Ou pour se prouver que l'humanité n'était pas encore totalement détraquée? Mais en quoi voulez-vous recycler un abruti?

Son humeur présente prouvait surtout que ses vacances arrivaient à point nommé.

2

La sonnerie du téléphone réveilla Steve à 4 h 07. Chez lui, il n'y avait pas de réseau cellulaire. À cause de cette zone morte, il avait dû faire installer une ligne fixe pour que la Sûreté du Québec puisse le joindre en permanence. Il répondit aussitôt : ça ne pouvait être qu'une urgence. C'en était une.

– Le Rendez-Vous est en flammes. Les pompiers sont alertés. On a besoin de vous sur place, sergent.

Il répondit à la répartitrice qu'il partait aussitôt et s'habilla dans le noir.

En roulant vite, il lui faudrait au moins vingt minutes pour atteindre le bar. Dans la première partie du trajet, Steve conduisait toujours prudemment à cause des nombreux chevreuils. Il fut sur les lieux à 4 h 40 et constata aussitôt que l'incendie était circonscrit, mais qu'une épaisse fumée blanche, sûrement de la vapeur d'eau, s'échappait encore des décombres. Deux fourgons-pompes et un camion-échelle bloquaient le passage, moteurs en marche. Des tuyaux avaient été déroulés en direction du bar. La chaussée inondée brillait sous les feux d'une grosse rampe d'éclairage. Un groupe de curieux observait les trente pompiers à l'œuvre.

Mazenc rejoignit le chef aux opérations et aperçut derrière lui l'agent Blondeau, qui s'activait à sécuriser les abords de la scène. Qu'est-ce qu'il faisait là, lui ?

– Quand on est arrivés, les flammes sortaient déjà des fenêtres du haut. On a rien pu sauver.

Des détonations retentirent dans la bâtisse, mais le chef n'en fit pas de cas. Des boîtes de conserve explosaient, sans doute à cause de la chaleur.

– Ça ressemble à une perte totale.

– Quelqu'un a contacté le propriétaire ?

– Blondeau a laissé un message au gérant.

Steve soupira et dut se résoudre à aller demander des nouvelles à son collègue.

– C'est ma cousine qui m'a averti. Elle habite juste à côté du bar. Je dormais pas, je regardais Netflix. Je savais que ça te prendrait du temps pour arriver, alors je suis venu donner un coup de main.

Blondeau était un jeune policier râblé, courtaud, avec de petits yeux collés et un léger strabisme convergent. Du genre zélé. Têteux et ambitieux, selon Mazenc, mais il ne pouvait pas l'en blâmer, puisque c'était son subordonné. N'empêche, ça l'agaçait : il savait que l'agent piaffait d'impatience à l'idée de devenir sergent et il le soupçonnait de chercher plus que tout à marquer des points dans ses dossiers.

Ils observèrent les deux premiers pompiers qui entraient dans le bar avec leur hache, un appareil de protection respiratoire sur le visage pour affronter la fumée. L'un d'eux réapparut très vite et courut vers eux en gesticulant.

– Y a un gars en dedans !

Les deux policiers se précipitèrent. Le pompier ôta son masque pour leur expliquer :

– Mort, carbonisé.

Mazenc se tourna vers le chef :

– On peut aller voir ?

Le chef aux opérations observa la fumée qui se dissipait. Il interrogea du regard le jeune pompier.

– Ouais, c’est *safe*.

Tous deux entrèrent lentement dans le bar et découvrirent le cadavre derrière le comptoir, sous les tireuses à bière, face contre le plancher. Ses vêtements avaient presque entièrement brûlé, mais les bottes Doc Martens aux coutures jaunes ne laissaient planer aucun doute : il s’agissait d’Archibald, le vieux rocker gérant du Rendez-Vous. Tout le monde le connaissait à Saint-Gab.

– Je comprends pourquoi il répondait pas au téléphone ! Blondeau, qui était doté d’un sens de l’humour discutable, les avait rejoints et photographiait la scène avec son gros Samsung.

– Il faut prévenir Joliette.

– Je m’en charge, sergent.

Mazenc hocha la tête.

En cas de décès violent, le dossier était transféré aux Enquêtes sur les crimes majeurs de la Sûreté du Québec. C’était la marche à suivre. Un enquêteur régional du centre de services de Joliette devait s’occuper du dossier. Le gars n’arriverait pas avant une bonne heure. Interdiction de toucher le corps d’ici là. Il était 5 h 20. Steve avait tout juste le temps de retourner chez lui pour prendre une douche. Pas la peine de poireauter pour attendre le type de Joliette et l’ambulance. Le cadavre serait expédié à Parthenais pour une autopsie. On découvrirait sûrement que l’asphyxié avait bu plus que de raison. Un macchabée dans un incendie, ce n’était pas courant, mais pas si extraordinaire non plus.

Il s’apprêtait à partir quand il vit Blondeau enfiler des gants et ramasser un mégot, qu’il glissa dans un sac.

– Qu’est-ce que tu fais ?

– Je collecte des indices.

Le trottoir devant le bar était couvert de dizaines de clopes écrasées. Mazenc soupira. Il trouvait, encore une fois, que l'agent en faisait des tonnes. Il regardait trop de séries policières.

– Ça te dérange si je reste pas ?

– C'est correct, sergent.

– Je vais prendre une douche. Tu m'appelles s'il y a de quoi.

Blondeau acquiesça, puis se remit aussitôt à fouiller le sol à la lumière de sa lampe torche. Les gouttes qui commençaient à tomber ne semblaient pas le déranger.

*

De retour chez lui sous une pluie fine et persistante, Mazenc ne put s'empêcher de vérifier si une nouvelle canette de Red Bull était apparue dans son entrée. Il mit du temps à la trouver, car elle avait roulé dans l'herbe autour du bac de recyclage. Aucun doute : le pollueur passait bien au chant du coq. Une trace de pneus visible dans la gravelle détrempée indiquait le type de véhicule qu'il conduisait : un quad. On pouvait aussi deviner qu'il roulait en direction du village. Steve saisit le contenant, le broya, souleva le couvercle du bac bleu et le laissa tomber dedans. Il n'avait plus envie de se doucher. Le pollueur l'exaspérait. Il n'avait pas besoin de ça juste avant son congé. Il ne voulait que la sainte paix. Il s'était installé loin du village pour ne voir personne, alors qu'on le laisse tranquille ! Mazenc soupira profondément. Ces canettes l'agaçaient beaucoup trop, c'était disproportionné, mais plus fort que lui. Il avait planifié sa semaine de vacances pour que rien ne l'occupe. Cesser de penser, si c'était possible. Il avait

donc intérêt à se débarrasser au plus vite de son obsession naissante. Il se connaissait trop bien. S'il n'agissait pas maintenant, ça finirait en insomnie.

Il monta dans sa voiture et se dirigea vers la réserve faunique.

L'entrée Catherine se trouvait à cinq kilomètres. Le chemin du Parc était asphalté jusqu'aux limites de la réserve Mastigouche. Mazenc roula lentement, comptant les maisons qu'il croisait. Elles étaient éloignées les unes des autres et toutes au moins en partie cachées derrière d'épaisses bordures d'arbres. Les habitants du coin vivaient là pour les mêmes raisons que lui : le contact avec la nature et le moins d'interactions possible avec des humains. Si on s'enfonçait un peu loin dans le bois, on s'y perdait vite. On se trouvait là aux limites de la civilisation. Les branches des grands érables qui se rejoignaient parfois d'un côté à l'autre du chemin formaient un tunnel de verdure qui semblait vouloir vous happer.

Il dénombra une douzaine de résidences, gîtes ou chalets, et ne croisa personne. L'ondée matinale avait nettoyé la chaussée et effacé toutes traces. Impossible de deviner d'où était sorti le quad. Steve nota mentalement les adresses où un bac bleu indiquait un lieu habité, ce qui réduisait à six les probabilités, puis supprima aussitôt cette information de sa mémoire : un type qui envoie ses cochonneries à bout de bras dans la nature ne devait sûrement pas recycler le moindre prospectus.

Il perdait son temps. Il fit demi-tour et retourna directement à Saint-Gabriel.

*

Lorsqu'il arriva au poste de police, Mazenc rencontra l'enquêteur Müller, du centre de services de Joliette. Il était arrivé très vite et discutait déjà avec Blondeau. Les deux hommes semblaient bien s'entendre.

– L'agent Blondeau était le premier sur les lieux et il connaît bien la ville. J'aimerais ça, le garder avec moi dans le dossier comme enquêteur de poste. Ça va pour vous ? Steve afficha un sourire forcé.

– Et vous tombez en congé lundi, en plus. Ça devrait vous arranger.

Il venait de se faire doubler. L'agent tourna le couteau dans la plaie :

– J'ai trouvé une Pabst à cent mètres du bar. Ils servent pas ça, au Rendez-Vous. On va l'envoyer à Parthenais pour les empreintes, ç'a l'air.

Pendant que ces deux-là faisaient connaissance, Mazenc courait après un champion du monde de lancer de Red Bull ! Mais quelle erreur ! Pour une fois qu'un cas intéressant se présentait... Il arrivait encore trop tard...

Depuis ses débuts comme détective, Steve Mazenc souffrait du syndrome du coït interrompu, ce qui n'avait rien de sexuel : il ne parvenait jamais à ses fins malgré un travail méticuleux et même plutôt inspiré. Les événements s'accéléraient toujours soudainement avant son arrivée, et il manquait son coup. Ses frustrations se multipliaient.

Le sergent avait commencé sa carrière au quartier général de la SQ, rue Parthenais. Tout allait bien jusqu'à l'affaire Agota, une adolescente qui avait été enlevée en revenant de l'école. Le dossier était mené par le vieux sergent Gibassier, proche de la retraite. Mazenc creusait une piste parallèle, sans plus. Gibassier n'avait pas pu arrêter le coupable, et il s'en voulait affreusement. Bien sûr, la libé-

ration d'Agota l'avait aidé à atténuer ses remords. Elle permettait à Gibassier de relativiser sa bévée. Il croyait avoir encaissé le coup, mais en vérité, il ne s'en était jamais remis. Il avait sombré dans l'alcool et succombé à un cancer dès le premier mois de sa retraite.

À l'époque, Mazenc n'y avait pas pensé plus que ça.

Quelques années plus tard, alors qu'il travaillait sur une série de meurtres (au *zip gun*, à l'arbalète: le meurtrier ne faisait pas dans la dentelle), il avait rencontré Clara pour un interrogatoire et s'en était épris. Mais le tueur l'avait elle aussi dans sa mire, et Mazenc était arrivé trop tard pour la sauver. Ça n'avait tenu qu'à une poignée de minutes. Il s'était alors souvenu de Gibassier, de la tristesse dans ses yeux quand il l'avait croisé à l'occasion de son pot de départ à la retraite.

Mazenc s'en voulait, lui aussi, affreusement.

Il avait envisagé de quitter la police. Il n'avait pas quarante ans et pouvait se reconvertir dans une société de surveillance, mais les enquêtes étaient toute sa vie. Et il ne voulait pas terminer sur un échec, passer le reste de ses jours à ressasser les mêmes idées noires, se reprochant la mort de Clara. Il avait donc demandé à être muté en région, et ce fut à Mascouche. Il y avait déménagé. Dans la petite ville de Lanaudière, les interventions étaient presque toutes mineures, et les chances de se voir confier un dossier lourd étaient quasi nulles. Mazenc poursuivait ainsi sa carrière en offrant ce qu'il estimait le meilleur de lui en tant que flic: rigueur et diligence.

Jusqu'à cette improbable histoire de tueur en série à Mandeville survenue deux ans plus tôt.

Plusieurs personnes avaient été retrouvées égorgées sur le vaste territoire du paisible village. L'affaire avait fait